



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

jokkoo

#14 ★ janvier – mars 2013 ★



LOUIS SCHWEITZER

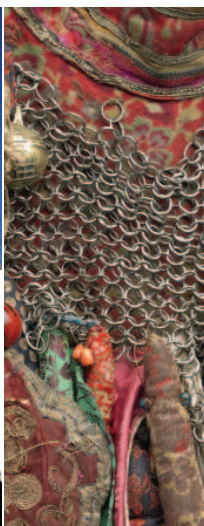
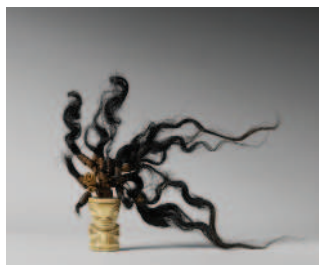
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Ce quatorzième numéro de Jokkoo suit de pages en pages le fil de cheveux tressés, tissés, admirés, désirés, colorés, bouclés et enfin, exposés. Pour cette édition, qui n'est pas tirée par les cheveux, nous avons choisi d'interviewer Yves Le Fur, commissaire de l'exposition « Cheveux chéris, frivolités et trophées » et Directeur du département du patrimoine et des collections. Nous poursuivrons notre exploration en vous présentant, dans la rubrique « Les récentes acquisitions », une cape en feutre

de cheveux du peuple tibéto-birman Yi qui figure d'ailleurs dans la section « trophées » de l'exposition. Enfin, la carte blanche offerte à Pierre et Claire Ginioux vous fera voyager au cœur des ethnies Miao, du sud de la Chine. Les auteurs ont rapporté de l'un de leurs nombreux voyages trois volumineuses coiffes de femmes en cheveux. A l'occasion de l'exposition, deux d'entre elles ont été acquises par le musée, et la troisième a fait l'objet d'un don.

Ce numéro fait également la part belle à une « vie des Amis » d'une riche actualité. Nous revenons sur la soirée de parrainage qui vous a permis, le 6 décembre dernier, de faire découvrir le musée à vos invités. Grâce à vous, plus de soixante personnes ont pu visiter les expositions temporaires et parcourir les collections permanentes du musée. En ce début d'année, Jokkoo vous invite enfin à voyager. En avril, d'Amsterdam, à Rotterdam et Berg en Dal, puis, en juin, à Saint-Petersbourg au moment des célèbres « nuits blanches » pour un « parcours sibérien ». Dans cette rubrique enfin, nous revenons sur le manteau de chamane sibérien qui sera bientôt exposé sur le plateau et dont la restauration a été financée par Antoine Zacharias, Grand Bienfaiteur de la société des Amis.

★ Sommaire



★ La vie des Amis p.2

★ L'exposition : « Cheveux chéris »

dans l'« hair » du temps p.5

★ Les récentes acquisitions p.10

★ Carte blanche à un ami :

Trois coiffes miao p.14

★ L'agenda p.19

★ Ils nous soutiennent p.20

★ La vie des Amis

La société des Amis propose chaque année à ses membres de nombreuses rendez-vous : visites privées du musée du quai Branly et ses expositions temporaires, sorties hors les murs dans les grands musées parisiens, ateliers culinaires, conférences... Retour sur les derniers événements qui ont marqué la vie de la société des Amis et présentation des voyages à venir.



Faire grandir la société des Amis Soirée parrainage du 6 décembre 2012

A l'occasion de son dixième anniversaire, la société des Amis du musée organisait pour la première fois une soirée parrainage. Celle-ci donnait la possibilité à chacun de devenir ambassadeur du quai Branly et par conséquent acteur de la vie du musée.

La tenue de cet événement visait à accroître le soutien de l'association à l'enrichissement et à la valorisation des collections du musée. C'est en effet grâce au soutien de nouveaux adhérents, comme à l'engagement durable de certains Amis fidèles, que la société des Amis peut apporter une aide concrète au musée, par le biais des dons notamment, qui permettent à celui-ci d'effectuer de nouvelles acquisitions ou des restaurations d'œuvres.

De 18h à 21h, les « parrains » et leurs invités ont pu se rencontrer et échanger autour de leur passion commune pour l'art premier. Outre sa dimension conviviale, ce moment était l'occasion de faire découvrir de manière privilégiée le musée à deux invités choisis par les Amis. Ceux-ci ont pu, lors de la soirée, assister à la visite privée des expositions « Nigéria, Art du bassin de la Bénoué » et « Aux sources de la peinture aborigène ».

La première exposition répond à la volonté de donner une vision exhaustive des arts produits par les nombreux peuples qui habitent la région du Nigéria définie par la grande rivière Bénoué. Elle souhaite proposer une perception juste et dynamique des arts de cette région, berceau de certaines formes d'art les plus spectaculaires jamais produites en Afrique sub-saharienne.

La seconde exposition présente pour la première fois en Europe un mouvement artistique majeur, né à Papunya dans le désert d'Australie centrale, au début des années 1970.

Cette soirée offrait par ailleurs aux Amis et à leurs invités l'opportunité de découvrir ou redécouvrir librement le plateau des collections permanentes.

Une soirée amicale placée sous le signe de la découverte et de l'engagement auprès du musée ! **H.L.D.**

Manteau de chamane

Grâce au soutien de Monsieur Antoine Zacharias, Grand bienfaiteur de la société des Amis, le musée a pu entreprendre la restauration d'un manteau de chamane de Sibérie. Daria Cevoli, responsable des collections Asie, nous livre ici les résultats de l'étude menée à l'occasion de la restauration d'un type d'œuvre dont on ne sait que peu de choses.

Manteau de chamane Tofalar
Sibérie, région des Mont Saïan

Fin XIX^e - début XX^e siècle

Peaux animales, fourrures, coton, fer

N° d'inventaire : 71.1966.46.128

Le manteau sera exposé sur le plateau des collections dans le courant du mois de décembre 2012.

Parmi les ensembles spectaculaires dans les collections asiatiques du musée, les objets relevant du domaine de l'interaction entre le monde des hommes et le monde des esprits suscitent un intérêt particulier.

Des costumes de chamanes, aux figurines d'esprits, en passant par les masques et les accessoires du rituel, les objets anciens collectés de la Sibérie aux sommets de l'Himalaya racontent les voyages entre les mondes et les alliances silencieuses des hommes qui composent avec les esprits et les forces de la nature pour la prospérité de la communauté. Ces objets éclectiques et mystérieux qui associent un attrait esthétique et un intérêt ethnographique indéniable, comptent aujourd'hui parmi les fleurons de la collection du musée du quai Branly.

En parallèle avec une démarche active d'acquisition, visant à enrichir la collection, les responsables de ce fonds unique sont conscients de la richesse du fond ancien hérité du Musée d'Ethnographie du Trocadéro puis du Musée de l'Homme. Aussi, l'équipe scientifique du musée est très sensible à la documentation, la conservation et la restauration des collections liées au chamanisme sibérien afin de valoriser ce fond remarquable.



© musée du quai Branly

Le manteau de chamane, avant sa restauration, n° 71.1966.46.128



© musée du quai Branly, Société des Amis

Présentation du manteau par Daria Cevoli, dans les espaces de la muséothèque.

Ce manteau unique, restauré grâce à la contribution de Monsieur Antoine Zacharias, Grand bienfaiteur de la société des Amis, sera présenté sur le plateau des collections en décembre 2012. Il a fait l'objet d'une étude scientifique et documentaire qui a permis de valider sa provenance ethnique grâce notamment au croisement des données structurelles et esthétiques avec les analyses de multiples peaux animales qui le composent.

Le costume est à considérer comme le corps animal que le chamane possède pour évoluer parmi les esprits durant le rituel. Les études menées ont permis de montrer que ce costume est un costume de type *oiseau*. Les franges qui le recouvrent et la bande dorsale brodée évoquent les ailes et la queue d'un oiseau aquatique auquel le chamane s'identifie pour brusquement s'envoler ou plonger dans un torrent. Ce costume est aussi conçu comme une cuirasse avec dans le dos des pendeloques métalliques censées protéger le chamane de l'attaque de mauvais esprits.

Lors du rite, le chamane est, pense-t-on, aidé par toute sa troupe d'esprits-auxiliaires, figurés sur le costume qu'ils viennent habiter. C'est ainsi que se comprend la présence d'un grand nombre d'offrandes de peaux ou de touffes de fourrures animales, accrochées au manteau ou utilisées pour sa fabrication.

L'étude a permis de montrer que ce costume est non seulement orné d'offrandes animales, mais bien composé de différentes peaux et/ou fourrures cousues ensemble, parmi lesquelles on a identifié du mouflon, du renne, du lynx de Sibérie, ou encore du renard. Le costume est donc tout à la fois corps rituel, corps animal et robe d'esprits.

Caractérisé par une imposante bride accrochée dans le dos, ce manteau est celui d'un intercesseur puissant, retenu de force par ces assistants lors de ses voyages rituels afin de ne pas trébucher, ni trop s'éloigner symboliquement de son groupe, happé par la nature.

D.C.



© musée du quai Branly, Société des Amis

Le manteau de chamane après sa restauration.



© musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Utrado

Détail d'un autre manteau de chamane, n° 70.2008.25.1.2

Voyages

La société des Amis propose chaque année à ses membres de nombreux voyages. Au programme, découverte des pays, de leur culture et de leur patrimoine, visites de grands musées et accès privilégié à leurs réserves.

Pays-Bas : Amsterdam, Rotterdam et Berg en Dal du jeudi 18 avril au dimanche 21 avril 2013

Philippe Peltier, responsable de l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde vous guidera tout d'abord à Amsterdam, où vous pourrez visiter le Tropen Museum, le plus important musée anthropologique des Pays-Bas, situé dans l'un des plus beaux édifices historiques d'Amsterdam. Ce musée ouvre ses portes en 1864, un an après l'abolition de l'esclavage par la Hollande. Il s'agit initialement d'un musée colonial, ses collections s'apparentant davantage à un cabinet de raretés plutôt qu'à un musée au sens moderne du terme. Aujourd'hui, le Tropenmuseum abrite des collections de nombreuses zones géographiques telles que l'Asie du Sud-Est, l'Asie du Sud et de l'Ouest, le Maghreb, l'Afrique subsaharienne, l'Amérique Latine, ainsi que les Caraïbes. Le musée possède également plusieurs collections dans ses réserves issues des civilisations chinoises, japonaises, coréennes et européennes.

Vous ferez ensuite une escale à l'Hermitage pour découvrir l'exposition « Vincent » qui met en scène de nombreuses œuvres provenant du célèbre musée Van Gogh actuellement en rénovation.

Vous poursuivrez votre périple à l'Afrika museum de Berg en Dal, qui rend hommage à la culture africaine. Les premiers collectionneurs du musée furent les missionnaires envoyés en Afrique, qui entendaient faire connaître la culture prévalant sur place. Pour se faire, ils collectèrent de nombreux objets témoins des pratiques religieuses autochtones et de la vie quotidienne. L'originalité du musée réside aussi dans ses villages Dogons et Toffinous reconstitués, qui donnent un aperçu des grandes traditions architecturales qui forment les espaces de vie africains.

Le voyage s'achèvera par la visite du Wereldmuseum à Rotterdam. La collection du musée des cultures du monde s'est constituée à partir de 1885 grâce à des dons privés de collections exotiques. La collection ethnographique du musée comprend des objets d'Océanie, d'Afrique, des Amériques et d'Indonésie ainsi qu'une collection de plus de 10 000 textiles du monde entier.

Saint-Pétersbourg du mardi 25 juin au dimanche 30 juin 2013

Au début de l'été, à Saint-Pétersbourg, les journées ne prennent jamais fin. Venez profiter des nuits blanches pour visiter la ville de Pierre le Grand.

Accompagnés par Daria Cevoli, responsable des collections Asis, vous découvrirez les riches collections sibériennes ainsi que les réserves de deux grands musées ethnographiques. Vous visiterez tout d'abord le musée Pierre le Grand d'anthropologie et d'ethnographie, qui présente une vaste collection d'objets appartenant aux cultures de peuples du monde entier : Europe, Asie, Amérique, Australie et Océanie. Ce musée revêt une dimension atypique avec les collections de « raretés » parfois étranges de Pierre le Grand, fruits de ses voyages en Russie. Pour ne citer qu'un exemple, on trouve dans ce cabinet de « curiosités » des dents humaines, que le Tsar arrachait lui-même à ses sujets ou aux personnes de son entourage.

Vous visiterez également le musée ethnographique de Russie, le plus grand du genre au monde. Ses collections regroupent d'authentiques pièces illustrant la culture et le mode de vie de tous les peuples de l'ex-Union Soviétique.

Vous bénéficierez d'un accès privilégié à l'Ermitage en dehors des horaires d'ouverture au public. Celui-ci demeure sans conteste l'un des plus beaux musées d'Europe tant par son architecture que par les collections picturales qu'il abrite.

Vous ferez aussi une halte au musée Russe ainsi qu'au musée appartement Dostoïevski, où vous pourrez vous immerger dans l'univers de l'écrivain en découvrant son intérieur pétersbourgeois.

Ce voyage sera l'occasion d'une immersion dans la culture russe au gré de balades dans la « Venise du Nord » qui abrite de véritables bijoux architecturaux. En effet, outre ses richesses muséographiques, la ville de Saint-Pétersbourg regorge de lieux imprégnés d'Histoire : églises, hôtels particuliers, jardin d'été, canaux, théâtres.

L.A. et H.L.D.



“Cheveux chéris” ★ dans l’hair du temps

Interview de Yves Le Fur, directeur du département du patrimoine
et des collections du musée du quai Branly
et commissaire d’une exposition dans « l’hair » du temps !



© musée du quai Branly

Comment est née l’idée de cette exposition ? Se situe-t-elle dans la continuité des propos développés dans « La mort n’en saura rien, reliques d’Europe et d’Océanie » puis dans « D’un regard l’Autre, Histoire des regards européens sur l’Afrique, l’Amérique et l’Océanie », expositions dont vous étiez le commissaire ?

Les cheveux sont les seuls éléments imputrescibles qui subsistent après la mort. Lors de l’organisation de l’exposition « La mort n’en saura rien, reliques d’Europe et d’Océanie » j’ai effectivement présenté des objets en cheveux. La question des cheveux est universelle et c’est un sujet auquel je pense depuis longtemps.

Dans les collections du musée, nous avons de nombreux objets comprenant des cheveux. Il s’agit en effet de

témoignages qui ne sont pas seulement des « images », ce sont des objets « chargés », avec une présence, une aura, des pièces qui peuvent faire preuve d’efficacité et d’influence. Le sujet permettrait de poser une véritable dialectique autour de ces témoignages et de les confronter avec toute une « imagerie » occidentale.

Pouvez-vous nous présenter le propos de l’exposition et nous expliquer son organisation ? Pourriez-vous nous préciser également comment la muséographie est significative du parcours ?

Cette exposition est installée en mezzanine ouest. Il s’agit d’un espace dans lequel nous présentons des expositions d’anthropologie consacrées à de grands thèmes transversaux qui structurent les relations entre les hommes. Le sujet permettrait justement de tisser des perspectives croisées et de mettre en regard des objets des collections du musée avec des œuvres européennes prêtées par d’autres institutions.

En termes d’organisation et de parcours, je souhaitais faire ressortir le fait que la chevelure est à la fois une parure et un objet magique. Je voulais instaurer une



© musée du quai Branly, photo Claude Germain
© musée du quai Branly, photo Edmond Demaître, Photoquai 2009

Edmond Demaître,
Dolyhocépale artificiel.



Charles Cordier,
buste en bronze d’une femme noire.



Anonyme,
métisses Tagalo-chinoises.



© musée du quai Branly

J. D’Okhai Ojeikere,
Mkupuk Eba. Série Hairstyle.



© Neil Barr

L'équipe des Bouffant Belles lors du départ d'une course.

véritable dialectique entre les représentations, les « frivolités », et les objets magiques, c'est-à-dire la dernière section qui est celle des « trophées ». Dans nos sociétés occidentales, peu d'objets sont réalisés en cheveux ; nous présentons quelques réalisations de la fin du XVIII^e siècle dans une optique de souvenir même si on les trouve de plus en plus souvent dans l'art contemporain. En revanche dans les cultures extra-européennes au sein desquelles la matérialité est un élément important, les objets en cheveux relèvent d'un véritable pouvoir comme celui de s'approprier la force de son ennemi ou les pouvoirs d'un ancêtre.

Le parcours se divise en trois parties. Dans un premier temps, le visiteur est plongé dans des images de la

chevelure et leurs symboliques : sculptures, peintures, photographies, films et montages, etc. De la Préhistoire à nos jours, ils permettent d'évoquer les stéréotypes, par exemple les rois chevelus, mais aussi le blond angélique et son opposé le roux maléfique. Vient ensuite la perte, qu'elle soit consentie ou subie, comme ce fut le cas par exemple pour les femmes qui ont été rasées après la seconde guerre mondiale. Enfin, le cheveu devient un matériau puissant dans les objets non-européens : il « vitalise » un masque ou alors il est protecteur dans une amulette.

Ce parcours est révélé au visiteur par la muséographie qui a été choisie par Gaëlle Seltzer. La première



© Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN / Sam Lévin

Ava Gardner sur le tournage de *La Maja Nue* 1958.



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblonde

Vue de l'exposition, section « Frivolités ».

partie du parcours est légère. Cette section inaugurale se déploie dans un espace clair, ouvert, où scintillent les « images » occidentales. Puis le parcours se resserre et devient plus sombre lorsque viennent la perte, le deuil ou la tonsure. Enfin, les cheveux - « trophées » sont abrités dans des cabinets aux cloisons métalliques qui permettent de confronter l'impression de fragilité du matériau cheveu à la dureté du métal. Le catalogue lui aussi reflète cette même structure.

L'exposition est présentée jusqu'au 14 juillet, soit une durée de 10 mois. Quelles sont les dispositions que vous avez dû prendre ? Cela nécessite sans doute le remplacement de certaines œuvres trop fragiles ?

Il nous a fallu effectivement construire non pas une exposition mais trois expositions. Si la sélection des objets du parcours a été réalisée en 15 jours, ce sont ensuite de longs mois de négociations avec les prêteurs institutionnels qui ont été menées par Anne Behr, chargée de production au service de production des expositions et Christine Moine-Pattou, régisseur d'expositions. Cela nous a permis de conserver les objets phares – la sculpture de Sainte Marie-Madeleine ou encore l'Aurore de Denis Pierre Puech – sur la durée totale de l'exposition. En revanche, pour des raisons de conservation, les dessins ont été écartés. Pour les photographies, nous avons choisi de présenter des reproductions de grande qualité supervisées par Céline Martin-Raget, et pour les originaux, nous allons procéder tout simplement par roulement, comme pour la série de Samuel Fosso. De la même façon, pour les objets fragiles du musée, en particulier ceux présentant un travail de plumasserie, nous adoptons le même principe de remplacement. Dès le mois de décembre, j'invite les Amis à revenir voir l'exposition qui sera toujours la même, tout en étant un peu différente.

Dans la troisième partie de l'exposition, « Trophées », ne sont présentés que des objets des collections du

musée du quai Branly. Deux grands ensembles apparaissent : « les têtes réduites » Jivaro et les masques kanaks. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur ces témoignages et nous expliquer leurs symboliques ?

La présentation des « têtes réduites » était un enjeu car nous ne savions pas comment le public allait réagir. Ce sont des objets qui fascinent les Européens depuis le XIX^e siècle. Dans nos contrées, nous connaissons la décollation – je pense à la figure de Saint Denis protecteur de Paris – et nous avons pratiqué la décapitation à grande échelle à l'époque révolutionnaire. Le rite de réduction des têtes était pratiqué seulement par certaines tribus, comme par exemple les Shuars (*Jivaro* en espagnol) La tête coupée est incisée depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque. Le préparateur du trophée détachait ensuite la peau du crâne et la plongeait ensuite dans une décoction bouillante. La peau réduisait d'un tiers et le trophée était finalisé avec un remplissage de pierres et de sable. A contrario, les masques kanaks présentés sont dans « l'augmentation ». Portés lors des cérémonies funéraires, ces masques symbolisaient le chef défunt. Leur volumineuse coiffure en forme de turban est composée à partir des cheveux des « deuilleurs » qui participaient aux rites mortuaires. En effet, ces derniers observaient la règle de ne pas se couper les cheveux. J'en profite également pour vous signaler d'autres très beaux ensembles : les armes d'Océanie, les ornements de coiffures shuars mêlant aux cheveux, des plumes et des élytres de coléoptères, ou encore les ornements de chasseurs de têtes du Nagaland.

Dans quel but avez-vous fait mener des analyses scientifiques de certains objets ?

Dans un premier temps, des analyses ont été menées de façon à vérifier que les matériaux constitutifs de certains objets étaient des cheveux et non du crin de cheval ou des poils d'animaux. Suite à ces contrôles, nous avons écarté certains témoignages. Une étude a en particulier



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblonde

Masques kanaks restaurés grâce au mécénat de la fondation BNP Paribas.



© musée du quai Branly

Scanner 3D d'un masque Kanak.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Masque kanak, Nouvelle-Calédonie, xx^e siècle.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Chapeau, Kalimantan, Indonésie, xix^e siècle.

été réalisée sur un scalp provenant de Tanzanie et daté de la fin du xix^e siècle. Il était considéré comme celui d'un européen. Les analyses de texture ont montré qu'il s'agissait finalement de cheveux asiatiques. Enfin, en ce qui concerne l'ensemble unique des masques kanaks, une étude complète en imagerie au scanner 3D a été pratiquée avant leur restauration financée grâce au soutien de la Fondation BNP-Paribas, pour la future exposition Kanak fin 2013. Elle a révélé la structure interne de chaque masque et a permis de mettre en place les stratégies de restauration.

Pour quelles raisons ne parlez-vous pas des autres formes de pilosités – des poils ou de la barbe par exemple – et par ailleurs, du phénomène d'hypertrichose, d'hirsutisme ou de virilisme pileaire ?

C'est en effet un choix, un parti pris de simplification que j'assume pleinement. En raison de la nature universelle du sujet, j'ai choisi de réduire le propos à un seul message : le cheveu et le visage. La spécificité du propos est d'ailleurs difficile à traduire dans les autres langues. En effet, en anglais le mot *hair* désigne les cheveux mais



© musée du quai Branly, photo Gautier Deblonde

Vue de l'exposition, section « Trophées ».

© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre

Ornement de tête, Océanie, ^{xx}e siècle, Tiki sculpté dans une portion longue d'os.

aussi les autres formes de pilosités, barbes, poils, etc. que nous avons éliminées du propos ; le phénomène est identique dans la langue allemande avec le terme *haar*. Au sein des civilisations extra-européennes, la problématique est identique car souvent les formes de pilosités sont généralement dénommées de la même façon.

En 2010-2011 s'est tenue l'exposition « Brune/Blonde » à la Cinémathèque française, en 2012 « Le cheveu de mèche avec la science » au Palais de la Découverte, s'agit-il d'un hasard de la programmation culturelle parisienne ou le thème est-il dans l'air du temps ?

C'est un sujet qui a été fréquemment traité mais toujours avec des approches différentes. En 2001, s'est tenue, à la cité des Sciences de la Villette, l'exposition « Le cheveu se décode ». Elle mêlait sociologie et approche scientifique du cheveu. Dans « Brune/Blonde », le propos était bien évidemment centré sur le cinéma et l'exposition montrait entre autres que le symbolisme de la blondeur avait évolué à Hollywood. De l'angélisme que nous évoquons dans la première section avec de nombreuses peintures, la blonde est devenue au cinéma le synonyme de la femme un peu « idiote ». Enfin, au Palais de la Découverte, l'approche est effectivement plus scientifique avec des démonstrations sur la résistance des cheveux et finalement peu d'iconographie.

L'objectif était différent pour nous : partir des pièces du musée et, en les confrontant à des pièces « occidentales », sonder ces cultures et mettre en résonances leurs représentations avec les nôtres.

Yves Le Fur

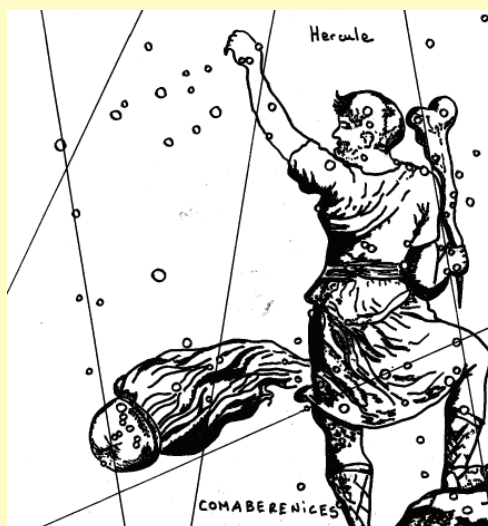
Propos recueillis par Sylvie Ciochetto
L'exposition se tient en mezzanine ouest
jusqu'au 14 juillet 2013.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

La chevelure de Bérénice est une constellation peu lumineuse, composée de trois étoiles principales et d'autres objets célestes. Elle se situe juste à l'ouest du Lion, au sud du manche de la « Grande Casserole » - la Grande Ourse. La « chevelure » est visible sous forme d'une poussière d'étoiles lorsque de très bonnes conditions de luminosité sont réunies.

La chevelure de Bérénice est associée à une légende et doit son nom à un personnage historique : la reine Bérénice II d'Égypte. Elle fut l'épouse de Ptolémée III Evergète, un des plus puissants Ptolémées qui fit d'Alexandrie un centre culturel brillant.

Surnommé « le Bienfaiteur », il fût un grand bâtisseur ; la construction du temple d'Edfou commença sous son règne. Le souverain fut également un grand conquérant. En 246 avant J.-C., il lance une expédition périlleuse en Syrie contre le souverain séleucide Séleucos II. Face aux dangers d'une telle campagne, la reine Bérénice se rendit au temple.



Dessin Sylvie Ciochetto,
d'après une gravure de Johannes Hevelius (1611-1687)

La légende raconte qu'elle possédait une magnifique chevelure dont elle était très fière. Craignant pour la vie de son mari, elle fit le vœu de sacrifier ses cheveux si son époux rentrait sain et sauf de la guerre. Il revint 3 ans plus tard et Bérénice respecta son engagement. Elle coupa sa chevelure qu'elle déposa dans le temple. Mais l'offrande disparut mystérieusement. Le souverain fit alors fermer les portes de la ville et ordonna que l'on recherche le présent promis aux Dieux.

Pour apaiser le souverain et la reine bafouée, l'astronome de la cour expliqua que les dieux avaient été tellement fascinés par la chevelure qu'ils s'en étaient emparés pour la placer dans les cieux. L'astronome montra au couple royal un amas d'étoiles qui était appelé alors la queue du Lion et qui devint la chevelure de Bérénice.

Ainsi, l'humanité entière put profiter de l'extraordinaire beauté de la chevelure de la souveraine. **S.C.**

★ Les récentes acquisitions

La collection du musée ne cesse de s'enrichir. Trois fois par an, le comité d'acquisition du musée se réunit et débat de l'entrée dans la collection de dons ou d'acquisitions. Dans cette rubrique nous vous présentons une sélection de pièces récemment inscrites à l'inventaire.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Afrique

Canne tsogho

Gabon

Bois

70.2012.30.1

Les Tsogho sont localisés dans la région forestière et montagneuse de la rivière Ngounié, affluent du grand fleuve Ogooué, au centre du Gabon, émigrant depuis le nord-est, (Ivindo) entre le ^{XIII}^e et le ^{XIV}^e siècle. Cette canne de chef a été collectée par le Dr Jean-Claude Andrault, lors d'une expédition qu'il conduisit avec Philippe Guimiott, dans le village d'Egoumbi au début des années 1960. Acquisée ensuite par Jacques Kerchache, elle a fait la couverture du catalogue de l'exposition qu'il organisa au Centre Pompidou. Sculptée dans un bois dense et sombre, elle se termine au sommet par le buste d'une figure énigmatique mi-anthropomorphe, mi-zoomorphe. Cet insigne de l'autorité cheffale était tenu en main par son propriétaire et l'accompagnait dans ses déplacements et ses jugements. Son iconographie unique évoque un per-

sonnage sans doute masqué au visage très schématique marqué par trois rainures et se terminant par une sorte de museau à la bouche béante. Les avant-bras repliés sur le torse adoptent une position caractéristique de la statuaire tsogho, épaules rejetées en avant, en général liée au culte aux ancêtres, qui renvoie à la transe et à la danse initiatiques du *bwiti*. La hampe s'orne d'un motif redoublé de losanges superposés avec un évidement qui permettait sans doute d'y attacher des pendentifs, évoquant probablement la partie basse du corps. H.J.

Statue songye

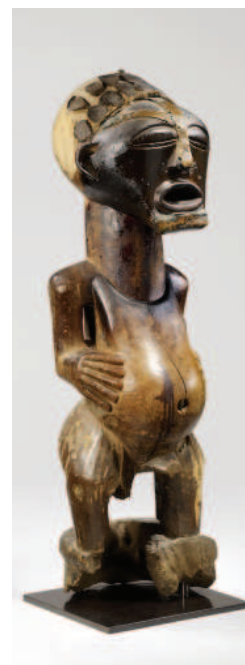
République démocratique du Congo

Bois, laiton, cuir, graines, matières composites

70.2012.29.1.1 et 2

Attribuée par l'étude de François Neyt au style kalebwe ya ngongo de la région orientale du pays songye, situé à l'Est de la République démocratique du Congo, cette statue masculine monumentale et puissante collectée par Karel Plasmans entre 1955 et 1970, relève de la catégorie des *nkishi*. Frontale, symétrique, son ventre gonflé lui donne un aspect androgyne et sa tête ovoïde évoque la sagesse de l'ancien.

Ses yeux mi-clos renvoient au crépuscule, moment entre jour et nuit où les ancêtres reviennent. Sa bouche ouverte traduit la force de sa parole. Autour de son cou massif devait s'enrouler un collier en peau de serpent illustrant la métamorphose de l'ancêtre sous le signe du python arc-en-ciel. Ses larges mains de part et d'autres du nombril saillant attirent l'attention sur la charge magique *bijimba* qui l'activait. Une autre charge était placée au sommet de la tête, omphale et fontanelle



© musée du quai Branly

illustrant des points de conscience ou d'énergie du corps également soulignés par la présence de lames de cuivre (diadème frontal) et clous de laiton. Un réseau interne de communication entre ces points et le conduit de l'oreille percé de la statue traduit sa complexité fonctionnelle et son efficacité. Vigilante et sereine, elle exprime par tout un ensemble de détails signifiants la protection d'un ancêtre veillant sur son clan. Entre les mains du *nganga* (devin-féticheur), elle capte la puissance du cosmos au bénéfice de sa descendance.

H.J.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Amériques

Peau peinte

Sioux, Lakota

Dakota du Sud - Etats-Unis

Vers 1850

Peau de bison américain, piquants de porc-épic, pigments
N° 70.2012.10.1

Une peau peinte des Indiens Sioux Lakota de l'actuel Dakota du sud et datée des années 1850 a été récemment acquise. Cette peau de bison américain (*bison bison*), de tannage artisanal, est décorée, dans sa partie centrale, d'une bande de peau rapportée brodée de piquants de porc-épic teints. La moitié supérieure du registre peint montre dix guerriers armés suivis de quatre chevaux non montés. La moitié inférieure montre également dix guerriers armés à cheval, un bison blessé, un cercle bordé de triangles surmonté de trois drapeaux et, à côté, un corps humain étendu.

Les peaux peintes par les Indiens des Plaines entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle présentent souvent les exploits accomplis par le guerrier qui portait ce type de cape : des scènes de combats, de chasse ou des événements auquel il avait participé. Ici la majeure partie du registre du dessus représente une parade guerrière. On distingue cependant une scène pouvant correspondre à la capture de chevaux. Le registre du dessous semble faire allusion à un événement original lié à un affrontement guerrier avec, en particulier, la représentation d'un cercle bordé d'une frise de triangles surmontés de trois drapeaux

et pouvant être interprété comme un village fortifié. Ce camp est relié à un homme mort allongé avec une corde autour du cou. Enfin une chasse au bison est représentée.

Cette peau de bison peinte est connue depuis 1986 quand le propriétaire de l'époque l'a présentée au musée de l'Homme pour une expertise ; depuis elle n'était plus apparue jusqu'en 2010, date de nos premiers contacts avec son nouveau détenteur. Nos recherches historiques permettent d'avancer l'hypothèse que cette peau aurait été collectée dans l'actuel Dakota du Sud, auprès des Sioux Lakota, et ramenée en France, par Eugène de Girardin (1828-1888), originaire de la région d'Angers. Celui-ci a participé comme dessinateur à plusieurs expéditions du géologue John Evans à travers les grandes plaines entre 1849 et 1856. Parmi ses œuvres redécouvertes en 2000, ont pu être repérés deux dessins de peau de bison peinte où l'on voit un guerrier portant un bouclier très caractéristique et totalement inédit, similaire en tout point à un bouclier représenté trois fois sur la peau peinte.

La peau peinte Lakota des Plaines, datée des années 1850, est une œuvre totalement inédite et d'une très grande rareté. Les peaux peintes antérieures à 1850 sont rarissimes et les quelques pièces de comparaison se trouvent dans des musées depuis fort longtemps. Outre la valeur intrinsèque de la peau elle-même, son acquisition vient renforcer notre remarquable collection de peaux peintes d'Amérique du nord, considérée par les spécialistes comme la plus importante au monde. Le musée possède, en effet, plus de 20 peaux peintes, dont un grand nombre du XVIII^e, voire du XVII^e siècle, ainsi que des capes du début du XIX^e siècle.

A.D.

Asie

Masque d'esprit Yi

Chine, région de Kunming

XIX^e siècle

Cuir de capriné moulé

70.2012.9.1

Ce masque rituel yi absolument unique a été une des premières acquisitions de l'année 2012 pour la section Asie. Collecté à Kunming à la fin des années 1980, il provient de la population tibéto-birmane des Yi, établie sur les montagnes chinoises à la frontière du Sichuan, du Yunnan et du Guizhou.

Dès le V^e siècle, la région de Kunming était le siège d'une brillante culture d'aristocrates guerriers, éleveurs de bétail. Cette société, de tradition féodale, était constituée des Os Noirs, la caste supérieure des aristocrates, guerriers chargés de défendre le territoire, et des Os Blancs, esclaves affranchis qui faisaient tourner toute la société. Au XIII^e siècle après des âpres batailles les Mongols conquièrent la région, ce qui amena les Yi à se émigrer définitivement vers les montagnes du Nord.

Population farouchement hostile à l'envahisseur chinois



© musée du quai Branly

★ Les récentes acquisitions

et razziant systématiquement les régions voisines, les Yi ont gardé une réputation de guerriers indomptables jusqu'au début du ^{xx}^e siècle.

Le territoire des Montagnes Froides habité par les Yi, était encore une tâche blanche sur la carte jusqu'à la mission d'Henri d'Ollone en 1906.

Deux ans après Henri d'Ollone, la mission Duchesne-Fournet est retournée dans la région et a rapporté une intéressante collection pour le Musée de l'Homme, qui dénote tout particulièrement l'intérêt pour l'aspect guerrier de cette société reculée.

Parmi les objets de cette collection de 1909, le musée conserve de superbes armures complètes, en cuir laqué, tenue quotidienne des seigneurs dont la seule activité était la guerre. Au fil des ans le fonds premier s'est considérablement enrichi et le musée du quai Branly conserve aujourd'hui une collection yi tout à fait remarquable, avec des pièces de grande qualité.

Ce masque surprenant, aussi minimal dans sa réalisation que fort et expressif dans le rendu, complète la collection de façon inédite. Les Yi, éleveurs de caprinés, sont traditionnellement maîtres dans le travail du cuir. De multiples objets en cuir moulé et laqué témoignent de ce savoir-faire ancestral. Ce masque d'esprit, utilisé lors de la fête des torches, évoque de par son essence matérielle même le lien étroit avec l'homme et le monde animal qui l'entoure. Porté lors de cette fête villageoise de renouveau annuel, il assimile l'homme à son bétail dans une union symbolique qui est appel aux forces fécondes de la nature et commémoration d'une bataille légendaire, emblème des fastes guerriers du passé.

D.C.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Cape d'homme en feutre de cheveux Yi
Chine
Début du ^{xx}^e siècle
Feutre en laine de yak et de mouton, cheveux
70.2011.6.1

Chez les Yi, peuple tibéto-birman des contreforts himalayens, jusqu'au siècle dernier, les hommes fabriquaient et portaient traditionnellement une longue cape en

feutre brun très lourde. Le feutre de laine yi était tout à fait caractéristique car composé d'un mélange de laine de mouton, de yak et surtout de cheveux humains. L'utilisation de cheveux de femmes longs et soyeux, mélangés aux poils de yak et de mouton beaucoup plus courts, permettait d'imbriquer les fibres entre elles, garantissant un rendu unifié et très dense, quasi imperméable. Plus le poids de laine et de cheveux était important, plus la cape était épaisse et assurée d'un maintien irréprochable. Le cheveu était ainsi une matière première très recherchée, collectée précieusement par les femmes et commercialisée au marché à prix d'or.

Pièce unique, chaque cape assurait à son porteur une protection du froid et de la pluie et était un important facteur identitaire, signe distinctif de la richesse et du statut de son propriétaire.

D.C.



© musée du quai Branly

Clé de baratte à beurre
Népal
Fin ^{xix}^e - début ^{xx}^e
Bois
70.2011.7.2

Au Népal la dimension sacrée est partout et, à côté des objets rituels classiques (phurba, dhyangro...), il existe une variété d'ustensiles ménagers, ayant le plus souvent une dimension rituelle latente.

La vie quotidienne est en effet remplie d'activités riches en symboles. Se nourrir relève également du domaine religieux, et divers tabous sont attachés au choix, à la préparation des aliments et aux individus avec qui on partage la nourriture. Surtout, avant chaque repas, les Népalais n'oublient jamais d'offrir leur part aux esprits, aux ancêtres et aux dieux.

La pratique familiale du barattage du beurre, activité créatrice et nourricière centrale en Himalaya, évoque les récits mythiques de l'amritamanthana, le mythe cosmologique hindou du barattage de la mer de lait. Les objets liés à cette activité, considérée comme sacrée, dans leur simplicité, font souvent état d'un réel investissement esthétique.

Le terme « neti » ou « ghurra » est employé au Népal pour désigner cette sculpture en bois, servant à guider l'axe (arbre) de la baratte dans le récipient de battage pour la fabrication du beurre. L'axe est actionné manuellement au moyen d'une lanière de cuir enroulée, suivant un mouvement de va-et-vient.

Tout neti ou ghurra se compose de deux parties essentielles : la partie circulaire, à l'intérieur de laquelle tourne le baraton et un axe permettant d'attacher le dispositif à un point fixe. La rencontre de ces deux éléments, phallique et

circulaire, dans leur expression la plus épurée, est union de lingam et yoni, un appel à la fertilité.

Le musée du quai Branly a acquis dernièrement une petite série de très belles clés de baratte, présentant des variantes de deux typologies caractéristiques : cylindrique et circulaire. Ces objets du quotidien en bois sculpté présentent plusieurs éléments iconographiques rituels de premier plan.

Parmi les clés de forme circulaire, à côté de motifs rituels symboliques incisés, une clé présente un axe sculpté avec un très beau profil de tortue.

Dans l'hindouisme, Kûrma, la tortue, est le deuxième avatar de Vishnu. Elle sert de support au mont Mandara que les êtres surnaturels utilisèrent comme pivot pour baratter la mer de lait, ce qui engendra un certain nombre de trésors et de divinités, entre autres l'amrita, breuvage d'immortalité.

Parmi les pièces à structure cylindrique on notera, à côté des motifs de nœuds symbolisant le lien de forces complémentaires, des clés avec une silhouette en pointe analogue à celle du phurba rituel, axe de force créatrice, expression du lingam ou bien sculptées des marques de Shiva, la transformation créatrice. Deux très belles clés recèlent à l'intérieur une bille produisant des vibrations sonores lors du barattage, pour chasser les mauvais esprits et évoquer la puissance du son de la création.

D.C.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Océanie

Instrument généalogique

xix^e siècle

Iles Marquises, Polynésie française

Bois, fibres de bourre de noix de coco tressées et nouées

110 x 9 x 9,5 cm

70.2012.26.2

Cet étrange et rare objet provient de la collection d'Alphonse Long, médecin de marine en poste aux Marquises entre 1882 et 1891. Il est constitué d'une âme de bois de forme oblongue recouverte d'un cordage en fibre de coco, forme d'où pend une longue cordelette à nœuds. Seules quelques rares études reproduisent ces objets et précisent

que ces instruments généalogiques servaient d'aides mémoire utilisés lors des cérémonies. Chaque nœud correspond à une génération et chaque lignée généalogique remonte au lieu d'origine, la terre, figurée ici par la pelote oblongue. Les boucles sur cette pelote servaient à nouer des morceaux d'étoffe végétale blanche. Seuls quelques rares exemplaires de ces objets sont conservés dans les collections occidentales. Cette acquisition est donc d'autant plus heureuse, qu'elle permet de compléter par une pièce majeure la remarquable collection marquisienne conservée par le musée du quai Branly.

P.P.



© musée du quai Branly

Cuillère

Fin du xix^e - début du xx^e siècle

Golfe de Papouasie, Papouasie-Nouvelle-Guinée

Noix de coco, chaux

Environ 13 cm de haut

70.2012.12.4

Dans de nombreuses sociétés, dont celles de Nouvelle-Guinée, l'un des événements majeurs qui jalonnent la vie d'un homme est le rite d'initiation. Ce rite permet le passage des garçons à l'âge d'homme et ouvre à leur participation à la vie du village. En Papouasie, cette entrée dans l'âge d'homme se signale par l'acquisition, via la parentèle (le plus souvent des oncles), de nouveaux objets dont des cuillères sculptées dans de la noix de coco. Chaque cuillère est une variation sur des motifs ou des figures liées aux esprits ancestraux de son propriétaire. Chacune est réservée à son usage exclusif et est conservée dans son sac personnel. Les quatre cuillères acquises par le musée du quai Branly sont des exemples remarquables de ces objets très raffinés et émouvants du Golfe de Papouasie qui furent collectés à la fin du xix^e siècle. La qualité de leur sculpture est comparable aux exemplaires conservés dans les grandes collections anglaises. Ces objets proviennent d'ailleurs probablement de la collection d'un missionnaire protestant qui résida en Papouasie-Nouvelle-Guinée au début du xx^e siècle.

P.P.

★ Trois coiffes miao dans “Cheveux chéris”

La Carte blanche à un Ami est votre rubrique. Nous vous invitons à partager votre point de vue sur une œuvre de collection, une exposition, un livre, un voyage...

Dans ce quatorzième numéro de Jokkoo, Pierre et Claire Ginioux présentent trois coiffes miao exposées dans « Cheveux chéris ».

L'exposition « Cheveux chéris, frivolités et trophées » présente dans une même vitrine trois coiffes de femmes miao que nous avons rapportées de voyages successifs dans les villages et hameaux du Guizhou, une des provinces montagneuses du sud de la Chine.

En vue de l'exposition nous avons fait don de l'une d'entre elles au musée, présentée à droite dans la vitrine (photographies en page de droite).

Chacune de ces coiffes se compose d'un peigne de bois et d'un écheveau de cheveux. Dans la coiffe que nous avons donnée, le peigne a la forme d'une paire de cornes de buffle, animal important de la mythologie miao. Cette forme vaut d'ailleurs à ces Miao le qualificatif de Miao « Longues Cornes ».

L'écheveau rassemble les cheveux récupérés quotidiennement par la femme lorsqu'elle se coiffe. Ces cheveux sont filés à la manière de brins de laine puis assemblés en multiples petites tresses. La constitution d'un écheveau s'étend sur plusieurs générations assurant un lien symbolique avec la mère et les aïeules.

Forme, taille et couleur du peigne varient d'un village à l'autre, et parfois au sein d'un même village. Il en est de même du volume de l'écheveau et de son mode d'enroulage.

Les trois coiffes présentées dans l'exposition témoignent de cette diversité. Nous illustrerons ici la collecte de celle dont nous avons fait don au musée.



Les jours de fête, le port du costume traditionnel accompagne celui de la coiffe.





© musée du quai Branly, Claude Germain

© musée du quai Branly, photo Cyril Zannettacci

Les trois coiffes miao dans l'exposition « Cheveux chéris ». A droite dans la vitrine et sur la photo de droite, celle dont nous avons fait don au musée.

Une recherche difficile

Nous avons déjà effectué plusieurs voyages dans le Guizhou en particulier dans la partie orientale de la province, aux confins du Guangxi, où les Miao et leurs voisins les Dong portent de spectaculaires bijoux en argent qui sont les éléments identitaires les plus connus de ces minorités.

Dans des publications chinoises nous avons alors vu des photographies de ces autres Miao de l'ouest de la province dépourvus de parures en argent mais portant leurs longues cornes de bois que ces ouvrages désignaient souvent comme coiffes « de Bijie », bourg situé à 150 km de la capitale provinciale, Guiyang. Nous avons donc décidé de nous rendre à Bijie.

Déception (prévisible !) : Bijie est aujourd'hui une ville en pleine mutation : très larges avenues longues de plusieurs kilomètres, gigantesques blocs d'immeubles, forêts de grues ponctuant l'horizon... Encore mieux qu'à Shanghai, c'est dans ce genre d'endroit perdu sur la

carte, au fin fond d'une des provinces les plus pauvres du pays, qu'on mesure la stupéfiante croissance urbaine chinoise. Nous n'avions plus aucune chance de rencontrer ici une paysanne portant sa coiffe traditionnelle...

De joyeuses rencontres

Il faut s'éloigner de plusieurs dizaines de kilomètres, quitter les routes principales, remonter les vallées de cette région très montagneuse ⁽¹⁾, parfois abandonner son véhicule, poursuivre à pied le long de pistes hasardeuses et questionner toute personne croisée en chemin pour compléter l'information dont on dispose. Alors parfois, dans un hameau reculé, au détour d'un sentier ou dans une cour de ferme, on rencontre une très vieille femme portant encore sa coiffe. Mais c'est une chance assez rare car la plupart des femmes ne la portent désormais qu'en de rares occasions : mariage ou deuil, et fête du village pour les jeunes filles. Le plus souvent il nous a donc fallu attendre la fin de la journée pour



© Claire et Pierre Ginioux

Le Guizhou (en vert sur la carte) une des provinces méridionales de Chine. Forme et taille du peigne varient d'une vallée ou d'un village à l'autre.

★ Carte blanche à un Ami



Pour mettre en place la coiffe, la femme bloque le peigne en bois sur sa tête en entourant les dents de celui-ci avec ses cheveux rassemblés en queue de cheval (les femmes Miao portent traditionnellement les cheveux longs). Une fois le peigne fixé, elle l'entoure de l'écheveau.

demander à ces paysannes, de retour des champs, si elles voulaient bien nous montrer ces coiffes dont nous leur présentions les photos et les porter. D'une maison à l'autre elles s'interpellaient alors dans de grands éclats de rire pour savoir qui possédait encore la sienne. En allant en chercher les éléments enfouis dans leur chambre ou dans une grange, plusieurs d'entre elles nous ont déclaré ne pas l'avoir portée depuis plus de dix ans, parfois depuis trente ans. Dans certaines familles, le peigne de bois, cassé accidentellement, avait même fini comme bois de chauffage... Notre demande les amusait beaucoup et nous n'avons essuyé que très peu de refus. Elles s'installaient alors sur le pas de la porte ou dans la cour de la ferme et couvraient en même temps leur jean et leur tee-shirt des nombreux éléments de leur costume traditionnel ⁽²⁾.

Ces séances attiraient les voisins et étaient l'occasion de joyeux et bruyants rassemblements. Lorsqu'il nous est arrivé de revenir dans un village où nous étions déjà

passés un an ou deux plus tôt, nous étions reconnus et accueillis avec de grands cris et des rires : la venue d'étrangers est un événement et nous étions bien souvent les premiers occidentaux de passage.

Des traditions en voie d'abandon

En dehors de ces quelques villages de montagne parfois distants les uns des autres de plus de cent kilomètres, le port des coiffes est abandonné. Les raisons majeures sont classiques : exode rural des jeunes Miao, arrivée de nombreux Han dans les villes et les bourgades, influence des images télévisées...

Mais d'autres raisons sont spécifiques à ces coiffes. Dans un village on nous en a donné un exemple savoureux qui tient au fait que des autocars ruraux ont été mis en service il y a plusieurs années pour se rendre au marché. Dans l'hilarité générale, à grand renfort de gesticulations et de mimiques comiques, on nous a expliqué, en entrechoquant ces larges peignes et en faisant mine de



Des paysannes âgées portent encore quotidiennement leur coiffe. Les dimensions en sont alors plus modestes et les manières de la porter très diverses : peigne seul ; écheveau de laine pour remplacer celui en cheveux ; peigne en plastique lorsque le peigne traditionnel en bois a été cassé...



L'envergure du peigne peut être considérable (supérieure à 80 cm). On comprend la difficulté à emprunter le car pour aller au marché !

rentrer la pointe d'une corne dans l'œil du voisin, combien il était dangereux de porter ces coiffes en pénétrant dans ces petits autocars. Les « longues cornes » sont adaptées à la déambulation pedestre, pas à la promiscuité des transports en commun...

Dans certains villages, la coiffe subsiste avec des modifications significatives : les écheveaux de cheveux sont remplacés par des écheveaux de laine, faciles à se procurer au marché. Il en résulte parfois une augmentation spectaculaire du volume de la coiffe : la coquetterie ostentatoire l'emporte alors sur la référence aux ancêtres.

Le rôle de conservation du musée

Lorsque nous avons rapporté ces coiffes nous ignorions que le musée préparait l'exposition « Cheveux chéris ». Les circonstances nous ayant amené à évoquer notre collecte avec Yves Le Fur, commissaire de l'exposition, le musée a acquis deux de nos coiffes ⁽³⁾. Ce fut alors un plaisir pour nous de faire don d'une troisième pour l'exposition. Et nous sommes

évidemment heureux - et fiers ! - d'avoir contribué à sauver de l'oubli et peut-être de la disparition ces objets beaux et émouvants et de voir « nos » coiffes prendre place parmi tant de chefs-d'œuvre.

Pierre et Claire Ginioux

1. Cette partie occidentale du Guizhou aux altitudes élevées et au relief chaotique est l'une des plus pauvres de Chine. C'est l'une des raisons qui font que, dans la parure féminine, le bois et les cheveux, matériaux rustiques, remplacent l'argent des somptueux bijoux des Miao de l'est de la province.

2. Les costumes traditionnels actuellement portés sont toujours spectaculaires mais rarement anciens et, en général, peu séduisants si on les compare à ceux exposés au musée du quai Branly : les fibres synthétiques ont remplacé le chanvre et le coton, des coloris artificiels ont fait leur apparition et les broderies mécaniques achetées au marché témoignent de la disparition progressive de l'art de la broderie. Mais faut-il se désoler de ce déclin ? Si les petites filles Miao ne consacrent plus l'essentiel de leur temps à l'apprentissage de la broderie, c'est que, désormais, beaucoup d'entre elles vont à l'école...

3. Le musée ne possédait qu'une coiffe de ce type et elle était en mauvais état.





© Claire et Pierre Ginioux



© Claire et Pierre Ginioux

Dans une autre vallée de l'ouest du Guizhou, les femmes portent cette imposante coiffe dans laquelle le peigne disparaît presque complètement sous un écheveau de cheveux de plus de 2 mètres de long, pesant plus d'un kilo et enroulé de manière complexe. Dans la vitrine de l'exposition « Cheveux chéris » cette coiffe est présentée au centre (voir photographie en haut de la page 15).

LES MIAO EN CHINE ET AU MUSÉE DU QUAI BRANLY

À côté des Han, qui constituent l'ethnie majoritaire en Chine (avec plus de 90 % du total de la population), le gouvernement chinois a recensé 55 « nationalités minoritaires » essentiellement installées à la périphérie du pays. Celles du nord et de l'ouest nous sont les plus connues : Mongols, Ouïgours, Tibétains... Mais c'est dans les provinces montagneuses du sud de la Chine qu'on en trouve le plus grand nombre : Zhuang, Yao, Naxi, Yi, Buyi, Dong.... et, donc, Miao.

Loin d'être homogène, la nationalité Miao regroupe un vaste ensemble de populations (environ neuf millions d'individus dont une petite moitié au Guizhou) qui partagent certes des éléments historiques et culturels communs mais sont éparpillés dans plusieurs provinces en une multitude de sous-groupes qui se différencient par la langue, ou au moins le dia-

lecte, par certaines coutumes ainsi que par le style vestimentaire et la parure : Miao blancs, Miao noirs, Miao rouges, Miao à petites fleurs, Miao à jupe courte... constituent quelques-uns des éléments de cette nébuleuse.

Par ailleurs, comme les migrations qui ont amené ces populations dans ces montagnes sont antérieures au tracé des actuelles frontières politiques, on les retrouve aussi, parfois sous d'autres dénominations, dans les pays voisins : les Hmong du nord du Vietnam appartiennent ainsi à la même famille que les Miao.

Le musée du quai Branly présente sur son plateau des collections permanentes une importante sélection de vêtements brodés, de jupes « aux mille plis », de bijoux et de coiffes qui, en l'absence de système d'écriture, constituent la « carte d'identité » de ces populations de la Chine du sud et de leurs voisins du nord de la péninsule indochinoise. **PG. et C.G.**



© Claire et Pierre Ginioux

Surgissant du brouillard qui noie fréquemment ces régions montagneuses, des femmes Miao se rendent à un mariage. Pour l'occasion certaines portent leur coiffe.

★ L'agenda

DE JANVIER À
MARS 2013

JANVIER

- Jeudi 10 à 19h
visite thématique
« Chefs-d'œuvre et
virtuosité » par Aurélien
Gaborit responsable des
collections Afrique



- Mercredi 16 à 18h45
Saveurs marocaines,
atelier culinaire
- Jeudi 17 à 19h
« Nigéria - Art de la
vallée de la Bénoué »
par Hélène Joubert,
commissaire de
l'exposition
- Jeudi 24 à 19h
« Visite de la réserve des
instruments de musique »



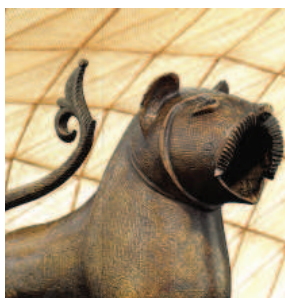
- Jeudi 31 à 18h
« Dieu(x), modes
d'emploi » au Petit Palais

FEVRIER

- Jeudi 7 à 19h
Salle des fonds précieux
« Le chili dans les
collections du musée du
quai Branly » par Carine
Peltier, responsable de
l'iconothèque et Pierre-
Yves Belfis, responsable de
la gestion des périodiques
- Jeudi 14 à 19h
visite thématique
« Chefs-d'œuvre et
virtuosité » par Magali
Melandri, responsable
des collections Océanie
- Mardi 26 à 17h
« Un artiste voyageur en
Micronésie » par Christian
Polak, commissaire
de l'exposition



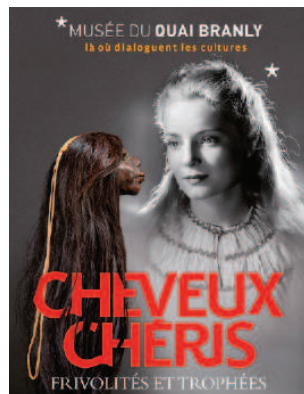
- Jeudi 28 à 16h
Visite du nouveau
département des Arts
de l'Islam au Louvre



MARS

- Jeudi 14 à 19h
visite de la réserve des
instruments de musique
- Jeudi 21 à 19h
visite thématique
« Chefs-d'œuvre et
virtuosité » par Daria
Cevoli responsable
des collections Asie
- Samedi 23 à 14h30
« Art du jeu, jeu dans
l'Art » au musée de Cluny

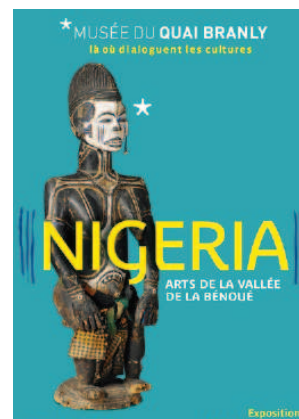
EXPOSITIONS



- « Cheveux chéris, frivolités
et trophées » : jusqu'au
14 juillet 2013
- « Aux sources de la
peinture aborigène -
Australie, Tjukurrjtjanu,
1972 - 1981 » :
jusqu'au 20 janvier 2013
- « Plâtre ou pas ? » :
jusqu'au 27 janvier 2013
- « Nigéria - Art du bassin
de la Bénoué » :
jusqu'au 27 janvier 2013
- Lundi 25 février 2013 :
« Un artiste voyageur
en Micronésie - L'univers
flottant de Paul Jacoulet »

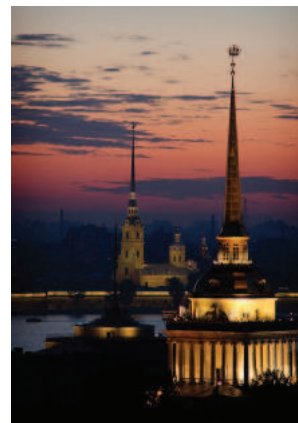
VERNISSAGES

- Lundi 25 février 2013 :
« Un artiste voyageur
en Micronésie - L'univers
flottant de Paul Jacoulet »



VOYAGES A VENIR

- Du 18 au 21 avril 2013
Voyage aux Pays-Bas
Amsterdam, Berg en
Dal, Rotterdam,
avec Philippe Peltier,
responsable de
l'unité patrimoniale
Océanie-Insulinde



- Du 25 au 30 juin 2013
Voyage à Saint Petersburg
avec Daria Cevoli,
responsable de
collections Asie

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• **Membre d'honneur**
Jacques Chirac

• **Président**
Louis Schweitzer

• **Vice-Présidents**
Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• **Secrétaire général**
Philippe Pontet

• **Trésorier**
Patrick Careil

• **Administrateurs**
Claire Chazal
Philippe Descola
Christian Deydier
Caroline Jollès
David Lebard
Marc Ladreit de Lacharrière
Hélène Leloup
Aïssa Maïga
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Erik Orsenna
Françoise de Panafieu
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias
Lionel Zinsou

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojje
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

François et Christine Baudu
Patrick Caput
Yacine Anna Douaoui
Ly Dumas
Cécile Friedmann
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Aymery Langlois-Meurinne
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Daniel Marchesseau
Hervé et Régine Méchin
Pierre Moos et
Sandrine Pissaro
Jean-Paul Morin
Guy et Françoise de Panafieu
Philippe et Catherine Pontet
Barbara Propper
Odile Ralli
François de Ricqlès
Bruno Roger
Baronne Philippine
de Rothschild
Louis et Agnès Schweitzer
Jérôme Seydoux
Sophie Seydoux
Dominique Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel Zinsou

Les personnes morales

• **Membres soutiens**
Bio-Mérieux
BL Audit
Groupe Elix
Fimalac
Financière Immobilière Kléber
GT Finances
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel
Sanofi Aventis
Schneider Electric

• **Sociétés membres associés**
L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Arts d'Australie
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie 29
Galerie Alain Bovis
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Christian Deydier
Galerie Ivana Dimitrie
Galerie Bernard Dulon
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Louise Leiris
Galerie Albert Loeb
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Ratton Hourdé
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's

Le Cercle Claude Lévi-Strauss

François Baudu
Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Jean-Claude Dubost
Antoine de Galbert
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Pascal Lebard
Anthony Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill

**Ainsi que tous les
Amis et Donateurs de
la société des Amis**

jokkoo ★ #14 ★ janvier – mars 2013

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux, Héroïse Lagny Delatour

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Héroïse Lagny Delatour

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quai Branly.fr – Site : www.amisquai Branly.fr

Ont contribué à ce numéro :

Sylvie Ciochetto, historienne de l'art - **S.C.**

Daria Cevoli, responsable des collections Asie - **D.C.**

André Delpuech, conservateur en chef du patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale Amériques - **A.D.**

Pierre et Claire Ginioux - **P.G. et C.G.**

Hélène Joubert, conservateur en chef du patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale Afrique - **H.J.**

Yves Le Fur, conservateur en chef du Patrimoine, Directeur du Patrimoine et des collections

Philippe Peltier, conservateur en chef du patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale Océanie et Insulinde - **P.P.**

Lucie Andriot, stagiaire à la société des Amis - **L.A.**

Héroïse Lagny Delatour, stagiaire à la société des Amis - **H.L.D.**